

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE...

Pour réaliser avec succès la grande opération qu'il avait préméditée, il était indispensable à Staline de s'assurer le concours du peuple français. Nous avons exposé dans une récente étude avec quel acharnement les agents de Moscou travaillèrent à obtenir la complicité innocente des ouvriers de France en colonisant la C.G.T., le grand organisme syndical qui devint une succursale du parti communiste.

Le Parti communiste français, nous n'avons cessé de le répéter, n'était pas un organisme d'évolution sociale. Ce n'était même pas un parti révolutionnaire, au sens propre que l'on prête généralement à ce terme dans les milieux avancés. Il n'était révolutionnaire qu'avec l'autorisation du gouvernement russe et dans la mesure où son activité servait les desseins de ce dernier. Il n'était pas non plus, malgré les apparences, un parti de lutte de classes, mais un office de désorganisation nationale au service de l'U.R.S.S., un organisme de trahison.

Nulle part, le Parti communiste n'a cherché à construire quelque chose d'utile et de stable au bénéfice de la classe ouvrière, et cela malgré des conditions économiques, politiques et sociales parfois favorables. L'unique rôle qui lui était assigné par les animateurs moscovites consistait à entretenir à travers le monde, dans des pays désignés, une atmosphère de guerre, et c'est encore une des raisons pour lesquelles la guerre a toujours été un danger communiste et le communisme un danger de guerre.

Au début de l'année 1939, nous écrivions, analysant les événements de septembre 1938:

«On nous a conduits jusqu'au bord du gouffre. Nous ne nous étions pas trompés lorsque nous disions que toutes les initiatives, toutes les menées du communisme français étaient destinées à mettre le prolétariat de ce pays dans l'impuissance de résister aux provocations de ses plus terribles ennemis.

La comédie se jouait depuis vingt ans et le travailleur français en était un des principaux acteurs. Il s'en est fallu d'un cheveu pour que le dernier acte du drame ne se transformât en une sanglante tragédie et nous sommes encore surpris d'avoir pu échapper au massacre.

*Dans les conjonctures présentes, pour sauver la Russie, le bolchevisme voulait la guerre.
Le bolchevisme, c'était le parti de la guerre».*

Un an s'est écoulé. Nous n'espérions pas être si bon prophète, surtout lorsque, au mois d'avril 1939, nous précisions, au cours de trois conférences sur le problème germano-soviétique, que jamais la Russie ne participerait à une guerre aux côtés des puissances démocratiques et qu'elle s'associerait avec l'Allemagne hitlérienne.

Le temps nous a donné raison. Nous eussions préféré nous être trompé. Mais notre certitude ne s'échafaudait pas sur de simples impressions; elle s'étayait sur l'étude permanente des causes ne pouvant déterminer que les effets que nous connaissons et subissons.

Toute l'action du Parti communiste de France, surtout depuis l'avènement de Hitler, n'eut d'autre objectif - toujours le même - que d'anéantir la résistance morale, sociale, matérielle de la combativité française en face d'une Allemagne qui recouvrait sa puissance militaire. Et rien ne nous autorise à supposer que les dirigeants du Parti communiste français ignoraient le but poursuivi, puisqu'ils n'agissaient que sur des ordres précis venus du Kremlin.

Le travail de sape ne pouvait échapper à l'œil attentif du militant observant avec sérénité et indépendance le mouvement social international influencé par les agents de Moscou et, fréquemment, des incidents d'apparence insignifiants, et qui échappaient aux travailleurs de bonne foi, se laissant conduire aveuglément, constituaient pour lui tout un écheveau de preuves de la platitude des hommes au service du gouvernement soviétique.

Il nous est pénible d'évoquer, en pleine guerre, des souvenirs peu glorieux pour le prolétariat international. Mais si nous nous sommes décidé à rappeler ce passé récent qui jette une faible lueur sur les procédés employés pour maintenir la classe ouvrière de ce pays dans un perpétuel état d'effervescence, c'est que

nous avons le devoir de préparer l'avenir et de montrer aux travailleurs qui sont sensibles au raisonnement comment on les a bernés. Il faut qu'ils sachent pour ne pas commettre demain les erreurs d'hier. Il faut qu'ils comprennent pour ne plus jamais se laisser griser par la démagogie de chefs nourrissant des ambitions criminelles, fossoyeurs de toute liberté, de toute civilisation, de toute humanité.

Ce n'est du reste pas la première fois que nous assistons à cette lutte du mensonge contre la vérité et que nous voyons les forces du «*socialisme*» autoritaire se mettre au service de l'Allemagne: le marxisme et ses dérivés sont d'essence germanique et il n'y a donc pas lieu d'être autrement surpris du concours que les néo-marxistes russes prêtent maintenant au national-socialisme.

Au lendemain de la guerre de 1870, lorsqu'un conflit s'éleva au sein de la *Première Internationale* entre les centralistes et les fédéralistes, le grand révolutionnaire, Pierre Kropotkine, nous dit, dans son émouvante autobiographie *Autour d'une vie*, que «*c'était un conflit entre l'esprit latin et l'esprit allemand qui, après avoir battu la France sur les champs de bataille, prétendait à la suprématie dans le domaine de la science, de la politique, de la philosophie et aussi du "socialisme" et représentait sa conception du socialisme comme scientifique, tandis qu'il qualifiait toutes les autres interprétations d'utopiques*».

Le prince Pierre Kropotkine, dont toute la longue existence fut un exemple de dévouement et d'abnégation, qui abandonna son immense fortune, ses titres, ses biens, pour se consacrer entièrement à la cause des travailleurs du monde et qui, jusqu'à son dernier jour, vécut modestement de ses travaux scientifiques, ne pouvait pas être accusé de sympathie pour l'impérialisme, quel qu'il soit. Il condamna cependant le marxisme criminel, associé au germanisme, parce qu'il le considérait comme un des plus grands dangers qui menaçaient l'avenir.

Le conflit se poursuit. La volonté bolcheviste l'a transporté sur les champs de bataille. Il n'est pas possible que la vérité ne sorte pas victorieuse, bien que Staline, en 1939, comme Marx en 1870, ait souhaité l'écrasement de l'esprit démocratique.

Ah! que de fois n'avons-nous pas laissé échapper notre plume au moment d'écrire un épisode de la grande trahison? Que de fois, le front soucieux, ne nous sommes-nous pas interrogé, doutant de notre clairvoyance et cherchant au fond des ténèbres une parcelle de sincérité chez ces êtres vils qui ont su, par leurs mensonges, captiver la classe ouvrière mondiale? Si nous nous trompons? Si vraiment, malgré toutes les apparences, ils avaient raison et œuvraient véritablement à la libération et au bonheur des peuples?

Non, c'est impossible, et c'est bien nous qui avons raison. Ils mentent et ils le savent. Il n'y a chez eux aucune place pour l'erreur. Il n'y a place que pour le mensonge. Lorsqu'on est indécis, il suffit de rejeter les yeux sur leurs organes de propagande pour être convaincu de leur ignominie.

Des preuves?

- Des preuves, mais elles abondent.

- Naturellement, vous allez encore nous parler de la Russie?

- De la France aussi. Mais de la Russie également. Et comment n'en causerions-nous pas puisqu'elle est à l'origine de la trahison et que l'on avait naturalisé, bon gré mal gré, une large fraction de la classe ouvrière mondiale. On ne disait plus: «*Tout homme a deux pays: le sien et la France*», mais: «*Chaque prolétaire n'a qu'une seule patrie: l'U.R.S.S.*».

C'est en leur vantant le bien-être de la classe ouvrière soviétique que les chefs bolchevistes avaient réussi à asservir les travailleurs français et à les éloigner des véritables problèmes qui devaient les intéresser.

Oui, nous allons parler aussi de la Russie, parce qu'elle est l'initiatrice et l'instigatrice de cette guerre dans laquelle nous sommes entraînés malgré nous.

Nous allons parler de la Russie parce qu'elle n'a même pas eu la pudeur de rester neutre dans un conflit qu'elle avait allumé et s'est associée à l'Allemagne hitlérienne et a eu le triste «*courage*» de s'attaquer à un petit pays comme la Finlande, qui ne demandait qu'à conserver sa quiétude et sa liberté.

Jacques CHAZOFF.